

L'ENTR'ACTE LYONNAIS

19 illions

BUREAU
A LA
CONSERVATION DES AFFICHES
Rue de la Préfecture, 3
LYON
Ecrire franco.

JOURNAL DES THÉÂTRES ET DES SALONS

Paraissant tous les Dimanches.

PRIX DE L'ABONNEMENT
POUR LYON
Six mois. 6 f. » c.
Trois mois. 3 50
1 fr. de plus par trimestre pour l'extérieur
Les Abonnements se payent d'avance.

REVUE DES THÉÂTRES.

LYON, le 18 Août 1860.

GRAND-THÉÂTRE.

BOUFFES PARISIENS.

Est-ce l'hiver qui continue ou le printemps qui recommence ? Sommes nous déjà au cœur de l'automne ? Il faut croire que l'ordre immuable des saisons a été dérangé, et que, fatigué de ses quelques milliers d'années d'existence, le soleil a donné sa démission. Pauvre astre déchu, terne et sans chaleur, s'est-il jamais voilé sous autant de nuages ? et la pluie monotone a-t-elle jamais autant assombri l'horizon ? Mais ce qui fait le malheur et le désespoir des uns est pour les autres une source de joies et de profits. Tandis que les avenues champêtres, les retraites perdues au fond des bois, sont veuves de leurs hôtes privilégiés, les directeurs de théâtre et ces estimables industriels qui se réclament du roi Pharamond nagent dans l'allégresse et entonnent un hymne de reconnaissance pour Jupiter.

Aussi les *Bouffes Parisiens*, qui, la semaine dernière, annonçaient leur prochain départ, ont-ils contracté un nouveau bail avec le public lyon-

nais. Excellent parti, du reste, à en juger par la foule qui, chaque soir, se rend à leur appel. Leur succès va grandissant de jour en jour. Les spectateurs ont fini par prendre leur parti d'un genre qui choquait au premier abord toutes les idées reçues. La pensée sérieuse ou épigrammatique qui se cache parfois sous la forme excentrique et bouffonne s'est laissée deviner. Le plaisir en est devenu plus complet et mieux goûté. Il y a, en effet, dans les pièces du répertoire des *Bouffes*, autre chose que des situations originales ou des plaisanteries plus ou moins risquées ; il n'est pas difficile d'y retrouver des intentions du comique le plus vrai et des idées dont le point de départ est dans cette ironie calme et gracieuse à laquelle un de nos plus célèbres écrivains modernes adresse une invocation en terminant son livre, et que les Grecs aimaient à retrouver dans les comédies d'Aristophane.

Orphée aux Enfers, les *Dames de la Halle* et *Tromb-al-ca-zar* ont tenu alternativement pendant cette semaine l'affiche. — MM. Léonce et Désiré ont continué à être chaleureusement accueillis par le public, dont les applaudissements n'ont pas manqué à M^{lles} Tautin, Tostée,

Chabert et Fournier.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

M. Paul Bondoïs, après un glorieux séjour parmi nous, retourne à Paris. — Rien de ce qui fait le succès d'un artiste en représentation ne lui a manqué ; ni les applaudissements mille fois répétés, ni les rappels enthousiastes, et de plus il emporte une riche moisson de ce métal que dédaignent ceux-là seuls qui copient le renard de la fable. — Heureux comédien, l'absence ne lui avait enlevé aucune des sympathies qu'il avait conquises au temps où il était notre hôte, pas plus que les années écoulées n'avaient amoindri les brillantes facultés qui lui avaient valu l'affection du public. — Nous avons donné à la Russie un acteur de talent, elle nous le rend muri par l'expérience, muri par l'étude. Viennent maintenant sur le nouveau théâtre où il doit s'essayer des créations dignes de lui, et M. Paul Bondoïs commencera à Paris, où son frère ne tardera pas à le suivre, une dynastie de comédiens jeunes, habiles, consciencieux, dévoués à leur art, capables de comprendre la comédie moderne et d'en reproduire les idées intimes, les aspira-

FEUILLETON.

ŒUVRES DE JÉRÔME COTON

Biographie des Acteurs qui ont illustré la scène
Lyonnaise.

M. PARENT.

(Suite. — Voir le dernier numéro.)

On se rendit à l'endroit que j'avais indiqué, et là, devant tous le monde je répétai la scène où Vincent conduit la jeune Adèle, qui avait été sauvée le matin des mains d'un ravisseur, par le courage du capitaine Sainte-Luce. Dans cette scène, la trop curieuse Dorine, femme de chambre de notre vieilleuse, veut connaître les détails de l'enlèvement.

Je donnai l'allure qui convient à ce viellard

bienfaisant que j'avais très-bien saisi, surtout quand je chantais à la fine soubrette le couplet concernant la jeune personne enlevée. Je ne l'ai jamais oublié. Le voici.

Prenant à part Dorine, faisant la description de la figure de la jeune Adèle, je lui chantais :

Sur tout ce que je vous dirai
Soyez discrète, je vous prie,
Et d'abord je vous apprendrai
Que mademoiselle est jolie.
Elle a, je crois, quinze ou seize ans,
Paraît modeste et vertueuse,
Elle n'a pas comme tant de gens
Le défaut d'être curieuse.

Je disais ces vers en y mettant beaucoup de chaleur. Toutes les personnes présentes en furent très-satisfaites, mais M. Lepeintre me fit cette observation que je n'ai jamais oubliée. Plus tard, à l'âge de la raison, je reconnus qu'il m'avait dit la vérité.

« Ecoute, mon garçon, me dit-il, ne cherche pas

à imiter personne, surtout en comédie. Apprends des rôles toi-même, tâche d'y donner le caractère que, selon tes petites connaissances, tu jugeras convenable ; quand tu les sauras bien, tu viendras nous les répéter. Si cela est nécessaire, nous te donnerons des conseils. Vois-tu, Jérôme, il n'y a que le naturel, il n'y a que cela qui convient à un jeune homme qui se destine au théâtre. Quand on veut imiter quelqu'un, je le répète, on n'est souvent que très-ridicule sans le savoir. On croit faire bien et l'on se trompe. Je te dis cela dans ton intérêt ; tu as de la mémoire ; ainsi apprends, nous ne te ferons pas défaut, mes camarades et moi. »

Tous répétèrent : « Oui, oui. »

Je compris fort bien, malgré ma jeunesse, ce que M. Lepeintre venait de me dire, mais il ne connaissait pas l'embarras dans lequel il venait de me mettre, je n'osais pas le lui dire, cependant je m'enhardis, et, un peu honteux, je lui répondis :

tions encore mal définies.

M. Paul Bondoï nous a fait connaître les *Pattes de mouche*, pièce en trois actes de M. Victorin Sardou, un jeune auteur que le Gymnase a accueilli et fêté pour ses débuts.

Voici en quelques mots l'analyse de l'œuvre :

Prosper Black a connu et aimé M^{me} Van-Hove du temps où elle n'était que M^{lle} Clarisse; les deux amoureux correspondaient au moyen de lettres placées sous le socle de certaine statue; puis la volonté des grands parents les a séparés, et la jeune fille en partant a glissé dans la cachette mystérieuse un dernier billet qui annonce à Prosper que l'on va disposer d'elle malgré son amour. Trois ans se sont écoulés; Clarisse est mariée; Prosper revient d'un voyage autour du monde et se retrouve en présence de sa bien-aimée d'autrefois; celle-ci est gardée à vue par un mari hollandais mais jaloux. La lettre qui renfermait l'adieu suprême de M^{me} Van-Hove est restée en dépôt sous la garde de la statue d'Hébé, et Prosper s'en empare dans le but de faire consentir M^{me} Van-Hove à lui donner sa sœur en mariage. Il faut reconquérir cette lettre, et c'est M^{lle} Suzanne, amie très-intime de M^{me} Van-Hove, qui se dévoue à cette entreprise. La lettre est retrouvée, brûlée à moitié, jetée au vent; elle passe de main en main; elle est même sur le point de tomber en la possession de M. Van-Hove, ce mari capable d'être jaloux d'un passé inoffensif, mais tout finit pour le mieux dans le meilleur des mondes, et Prosper, qui a besoin de se marier pour n'être pas déshérité par un oncle désireux de se voir revivre dans une jeune postérité, épouse M^{lle} Suzanne.

Tel est le résumé fort incomplet de cette co-

« Mais pour apprendre des rôles de comédie, il faut savoir lire, et malheureusement pour moi je ne sais ni A ni B. »

Tous les assistants se regardèrent en silence. M. Parent me releva la tête, que j'avais baissée en avouant mon ignorance, et me dit : « Tu as appris Vincent rien qu'en le voyant jouer? — Oui, monsieur, lui répondis-je. »

Après une courte réflexion, il reprit : « Et bien, demain matin et tous les jours, avant la répétition de danse, tu viendras chez moi, rue de la Barre, à l'entrée du pont de la Guillotière, à l'entresol, je t'apprendrai à lire. Avec une mémoire comme la tienne, cela ne te sera pas difficile. »

Je le remerciai en pleurant, et au moment où j'écrivais ces lignes, les larmes me viennent encore aux yeux.

JÉRÔME COTON.

(La suite au prochain numéro.)

médie où abondent de charmants détails, où l'esprit dans le style se mêle à l'esprit dans les situations. — C'est un succès et un grand succès.

Les honneurs de la soirée ont été évidemment pour M. P. Bondoï, qui les a fait galamment partager à M^{lles} Lobry et Ravier.

Nous ne pouvons rendre compte d'une manière détaillée des autres pièces dans lesquelles M. Bondoï a paru; mais au nom du public nous devons remercier M^{lles} Lobry et Ravier déjà nommées, ainsi que M^{mes} Leroux, Bilhaut, Langlois, Gravière, Adrienne, et MM. Dorsay, Laty, Lamy, Franck, Martin, Duriez et Hamilton, de l'intelligent concours qui lui ont prêté.

La Closerie des Genêts, Trente ans ou la Vie d'un Joueur continuent à être pour MM. Lambert, Dupré et pour M^{mes} Toscan et Ravier l'occasion d'un légitime succès.

C'est ce soir que commencent par le *Duc Job* les représentations de M. Got, premier comique et sociétaire de la Comédie Française.

MAXIME.

LE VENTRE ET LE PARAPLUIE

DE JULES JANIN.

Quand vous irez à l'Odéon un jour de première représentation, jetez vos regards sur les loges de l'avant-scène, et la chose qui frappera de suite vos regards, ce ne sera ni la jeune marquise de B***, dont les beaux yeux ont causé tant de ravages, ni le vieux comte de L***, qui se ruine avec une danseuse de l'Opéra, pas même M^{lle} G***, — d'illustre mémoire, — ce qui frappera d'abord vos regards, ce sera le ventre du spirituel feuilletoniste des *Débats*, Jules Janin.

Par une de ces averses si communes à Paris, vous rencontrerez parfois ce même ventre abrité sous un parapluie vert tendre, rapiécé en divers endroits. Depuis plus de dix ans que je rencontre Jules Janin, je lui ai toujours connu le même ventre et le même parapluie. Que l'auteur du *Chemin de traverse* conserve invariablement la même obésité, cela se comprend, mais que, malgré les révolutions que les progressistes ont fait subir au parapluie, il s'obstine à toujours porter le même, voilà un mystère que j'ai voulu éclaircir.

Depuis que j'avais fait cette observation, il ne m'arrivait pas une fois de rencontrer un auteur de mes connaissances, sans lui faire cette ques-

— Pourriez-vous me dire pourquoi Jules Janin a toujours le même parapluie vert tendre?

— Je n'ai jamais fait cette remarque, me répondait celui-ci.

Et toujours la même question provoquait la même réponse,

Las enfin de mes questions inutiles, je résolus de m'adresser à Jules Janin lui-même. A cet effet, je fus trouver Bocage.

— Mon cher monsieur Bocage, lui dis-je, vous qui avez souvent l'occasion de voir M. Jules Janin, faites-moi donc faire sa connaissance.

— Rien de plus facile, me répondit le directeur de l'Odéon; Janin demeure à deux pas d'ici, près le Luxembourg; et j'ai précisément à faire de ce côté. Venez avec moi, nous monterons chez lui.

Et nous partîmes.

Chemin faisant, je réfléchis que je ne pouvais, sans inconvenance, parler au feuilletoniste de son parapluie. Demander à un homme : — Pourquoi ne changez-vous pas de parapluie?... c'est provoquer cette réponse : — Est-ce que cela vous regarde?... J'avais donc résolu de ne rien demander. Voilà les pensées qui me préoccupaient quand nous arrivâmes à la porte de Janin.

Bocage sonna, et une grosse voix répondit :

— Entrez!...

Nous entrâmes. La première chose que je reconnus dans le cabinet de Janin, ce fut son ventre !.... la seconde chose son parapluie vert tendre !.... A cet aspect, mon cœur battit avec violence, toutes mes résolutions s'évanouirent, et le désir de connaître l'histoire du mystérieux parapluie s'empara plus impérieusement de mon âme.

Bocage me présenta comme un de ses amis, et Janin nous offrit des sièges.

— Est-ce que Monsieur s'occupe de littérature? me dit-il avec bienveillance.

— Oui, Monsieur, répondis-je modestement; je m'occupe également d'objets d'antiquité. Je possède même une collection assez bizarre depuis l'armure romaine jusqu'au manuscrit du moyen-âge...

— Bizarre est le mot, fit Bocage avec malice. Des bouquins poudreux coudoyant des pipes cuillottées, une vieille armure à côté d'une vieille paire de bottes, voilà le cabinet de mon ami.

Janin se prit à rire.

— Puisque vous plaisantez sur mes goûts pour les choses antiques, répondis-je, je vois d'ici un objet qui figurerait très-bien dans ma bizarre collection.

— Quel est cet objet ? fit le feuilletonniste intrigué.

Je me dressai sans répondre, et je fus prendre précieusement le parapluie vert tendre.

— Voilà l'objet de la convoitise d'un jeune antiquaire, dis-je alors d'un ton moitié sérieux, moitié plaisant.... Monsieur Janin, continuai-je, enhardi par un sourire du célèbre littérateur, pardonnez à la franchise d'un Provençal, mais je ne puis resserrer plus long-temps dans mon âme un désir qui la dévore !.... Voilà bien des années déjà que je vous rencontre toujours avec ce même parapluie vert tendre ; j'ai compté successivement tous les rapiécages que vous lui avez fait subir, et toujours j'ai été intrigué davantage. — Pourquoi Jules Janin porte-t-il invariablement le même parapluie ? pourquoi ne le change-t-il pas ? La vétusté le ronge.... son vert tendre se déteint en gris !!! A force de déchirures, il va ressembler bientôt à la casaque de feu Arlequin... Pourquoi donc ne le remplace-t-il pas par un de ces jolis parapluies, qui ne coûtent pourtant que quatre francs cinquante centimes ?... Voilà les mille questions qui me subjuguent à l'endroit de votre mystérieux parapluie..... Eh bien ! Monsieur Janin, fussiez-vous me traiter d'impertinent, j'ose demander aujourd'hui, à vous, ce que je me demande depuis si long-temps à moi-même.

J'avais dit ces paroles avec tant d'enthousiasme que Bocage et Janin se regardèrent comme pour se demander si je n'étais pas fou.

— Savez-vous bien, mon cher Fernand, me dit Bocage, sans rire, que vous venez de faire là une question fort déplacée ?

— Mais du tout... du tout... fit Janin en riant aux éclats... Votre ami est observateur, et j'aime les observateurs..... Allons, Monsieur Bocage, j'aime le franc-parler de votre ami, je comprends son caractère..... il ne m'a point offensé..... au contraire...

— Monsieur est bien bon, répondis-je presque confus, et...

— Et vous voudriez savoir pourquoi je porte toujours ce même parapluie, n'est-ce pas ?... Eh bien ! puisque cela vous tient tant à cœur, c'est toute une histoire que je vais vous raconter.

FERNAND MICHEL.

(La suite au prochain numéro.)

CHRONIQUE JUDICIAIRE.

Poturon a battu une dame.... oh ! mais battu à plate couture ; il l'a frappée des pieds et des mains ; elle avait les yeux quelque peu pochés, des cheveux arrachés, des bleus sur les bras et sur les jambes, et elle a porté plainte contre celui qu'elle appelle son bourreau.

A défaut de remords, Poturon pourrait concevoir quelques craintes ; le châtement est inévitable, les faits sont on ne peut mieux constatés, et cependant Poturon est tranquille ; il a pour sa défense deux arguments sur lesquels il compte d'une façon absolue, et c'est avec le calme de l'innocence qu'il attend son jugement.

— Vous avez fait preuve d'une rare méchanceté, vous vous êtes conduit avec une brutalité indigne envers cette femme ?

— Mais ce n'est pas ma femme, nous n'avons jamais été mariés.

— Eh bien ! que voulez-vous dire par là ?

— Je veux dire que je l'ai cognée un peu fort, c'est vrai ; mais enfin elle n'est pas mon épouse.

— Et vous croyez que cela vous donne le droit de la battre ?

Tel était le premier argument de Poturon, et il paraît un peu démonté en voyant de quelle façon il est accueilli par le Tribunal ; aussi se hâte-t-il de produire son second moyen.

— J'ai eu tort, je le sais bien ; mais elle aussi elle a eu tort de porter plainte.

— Elle a eu parfaitement raison, au contraire ; il ne faut pas que de pareils actes restent impunis.

— C'est égal, sa plainte ne vaut rien ; elle n'est pas Française.

— Et en quoi cela l'empêcherait-il de se plaindre ?

— Une Flamande !

Et Poturon stupéfait s'entend condamner à deux mois de prison, avant d'avoir pu retrouver la parole.

L'un des jours de la semaine dernière, le nommé Wadle, droguiste, comparait devant les assises de Stafort pour y répondre à une accusation de violences commises, le 11 avril, sur la personne de Jane Knovles, dans les environs de Rochdale. L'accusé, avant que les jurés aient prêté serment, déclare qu'il veut en récuser plusieurs.

Le président. — Combien ?

L'accusé. — Pas moins de neuf.

Le président. — Et quelles sont vos raisons ?

L'accusé. — Je n'aime pas leurs figures. (Rires.)

Le président. — Si vous n'avez pas de meilleures raisons, je ne puis faire droit à votre demande.

L'accusé. — Je suis professeur de phrénologie, et je les ai étudiés. (Rires.)

Le président. — Je vous en accorde deux ou trois, mais pas plus.

L'accusé. — J'en demande cinq.

Le président. — Soit, je vous les accorde, mais à la condition que vous ne récuserez aucun de ceux qui les remplaceront.

Déclaré coupable par le jury, même ainsi réformé, l'accusé a été condamné à six mois d'emprisonnement.

PROGRAMME DES FÊTES

QUI SERONT DONNÉES

à l'occasion du Voyage à Lyon

DE L'EMPEREUR ET DE L'IMPÉRATRICE.

Le Sénateur chargé de l'administration du département du Rhône,

Vu les résolutions prises par le Conseil municipal et par la Chambre de commerce de Lyon, relativement à la prochaine arrivée de LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice ;

Après en avoir conféré avec S. E. le Maréchal commandant le 4^e corps d'armée,

Arrête que les dispositions suivantes seront portées à la connaissance de la ville de Lyon et du département :

ART. 1^{er}. LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice arriveront à Lyon le vendredi 24 août courant, à cinq heures. Elles y séjourneront les samedi 25 et dimanche 26, et partiront le lundi 27, à midi.

ART. 2. LL. MM. seront reçues à la gare de Perrache par les autorités religieuses, civiles et militaires et se rendront de la gare à l'Hôtel-de-Ville, par la place Napoléon, la rue Bourbon, la place Bellecour (côté des façades du Rhône) et la rue Impériale.

ART. 3. Le lendemain 25, LL. MM. se rendront, à une heure, au Palais-des-Arts. Les dames seront présentées à S. M. l'Impératrice. Les autorités seront reçues par LL. MM.

Les médaillés de Ste-Hélène seront réunis dans la cour du Palais.

ART. 4. En sortant du Palais-des-Arts, LL. MM. se rendront au Palais-du-Commerce pour en faire

l'inauguration. Elles y seront reçues par le Conseil municipal, la Chambre et le Tribunal de commerce et les autres corps représentant le commerce et l'industrie.

Des places seront réservées pour les personnes invitées.

LL. MM. visiteront l'exposition de soieries et de mousselines qui aura été préparée par les soins de la Chambre de commerce et de la Chambre consultative de Tarare.

Elles verront fonctionner, dans une des salles, un atelier de métiers représentant la suite des diverses opérations que subit la soie pour former les tissus.

Des étoffes de soie seront offertes à S. M. l'Impératrice par la Chambre de commerce.

ART. 5. Après leur visite au Palais-du-Commerce, LL. MM. feront une promenade dans la ville et au Parc de la Tête-d'Or.

ART. 6. Le soir du même jour, LL. MM. assisteront au bal qui leur sera offert par la ville de Lyon, dans l'Hôtel-de-Ville.

ART. 7. Dimanche 26, à 10 heures du matin, LL. MM. se rendront à N.-D. de Fourvières, où elles entendront la messe.

ART. 8. A une heure, une revue des troupes aura lieu sur la place Bellecour.

Des pavillons seront disposés pour S. M. l'Impératrice et les personnes invitées.

ART. 9. Après la revue, LL. MM. se rendront à la Croix-Rousse, où elles visiteront des métiers. De là LL. MM. iront au camp de Sathonay.

ART. 10. Le 27, à midi, LL. MM. quitteront l'Hôtel-de-Ville, pour se rendre à la gare du chemin de fer de Genève, aux Brotteaux.

Les mêmes autorités qui auront reçu LL. MM. à leur arrivée, se trouveront réunies à la gare pour prendre congé d'elles.

ART. 11. Des convocations spéciales seront faites pour les réunions, à l'arrivée et au départ de LL. MM. ainsi que pour les présentations et réceptions au Palais-des-Arts.

DISPOSITIONS GÉNÉRALES.

ART. 12. La veille de l'arrivée de LL. MM. une distribution extraordinaire de secours sera faite par les soins du bureau de bienfaisance dans les cinq arrondissements.

ART. 13. Le 24, jour de l'arrivée de LL. MM. et le dimanche 26, la rue et la place Impériale seront illuminées.

La place Impériale, la place Bellecour, la place Napoléon et les édifices publics seront en outre illuminés chaque soir, pendant le séjour de LL.

MM. Les habitants sont invités à illuminer également et à pavoiser leurs maisons.

ART. 14. Les samedi 25 et dimanche 26, des orchestres de danses seront établis sur le cours Napoléon, à la Guillotière, à la Croix-Rousse et à Vaise.

ART. 15. Le 26, des représentations mimiques auront lieu, à partir de trois heures, sur un théâtre établi à cet effet, au cours Napoléon. Le soir du même jour, à huit heures et demie, il sera tiré un feu d'artifice sur le coteau de Fourvières.

ART. 16. Des arrêtés spéciaux feront connaître les mesures de police à prendre pour assurer la circulation et prévenir les accidents.

AVIS ESSENTIEL.

Aussitôt après l'arrivée de l'Empereur et de l'Impératrice, il sera établi, au rez-de-chaussée de l'Hôtel-de-Ville (place de la Comédie), un bureau où une personne attachée au cabinet de l'Empereur recevra les pétitions destinées à LL. MM.

En conséquence, il est très-expressément recommandé de ne pas chercher à remettre des pétitions à LL. MM. elles-mêmes, pendant leurs promenades dans la ville, et à s'approcher des voitures au risque d'être écrasé par les roues ou les chevaux,

Il est de même recommandé de ne jeter sur le passage de LL. MM. ni bouquets, ni autres objets qui pourraient effrayer les chevaux, mettre le trouble dans le cortège, et occasionner des accidents, comme il y en a eu des exemples.

Les commissaires de police et sergents de ville veilleront attentivement à la stricte observation du présent avis, qui doit être considéré, au besoin, comme une défense formelle.

MÉLANGES.

Un instituteur, voulant faire comprendre à ses élèves la forme de la terre par le moyen de l'intuition, leur montra sa tabatière ronde et leur dit : « Voyez, mes enfants, la terre est ronde comme ma tabatière. » Malheureusement le maître se servait le dimanche d'une tabatière qui était carrée. Quelque temps après, les mêmes élèves, ayant été interrogés pendant un examen public, sur la conformation de la terre, un petit garçon répondit : « La terre est carrée le dimanche et ronde les autres jours. »

Il y a peu de jours, un expert chargé d'opérer

un inventaire dans une ville du Calvados, passe à la rédaction de son procès-verbal.

Arrivé à l'article 7 de la nomenclature des objets inventoriés, il écrivit :

« Septièmement, un tonneau défoncé par les deux bouts et ne renfermant aucun liquide.

Un journal de Londres, le *Courrier de l'Europe*, publie l'avis qu'on va lire :

Avis. — Une jeune personne de 19 ans, d'un extérieur agréable, de bonnes manières, ayant étudié toutes choses, depuis la création jusqu'au crochet, désire trouver une place chez un gentleman. Elle y prendrait la présidence de la table, l'administration de la maison, se chargerait de gourmander les domestiques, de soigner les enfants, d'examiner les comptes du boucher, boulanger, etc.; elle accompagnerait monsieur au théâtre et à la promenade, couperait les pages de ses nouveaux livres, coudrait ses boutons, chaufferait ses pantoufles et ferait en général tout ce qu'il faudrait pour lui rendre la vie agréable et douce. S'adresser par lettre à « Louisa Carolina, Pleasan Grove, » et en second lieu, à Papa, même adresse.

Le baron de W..., grand chambellan de S. A. R. le grand duc de Hesse, est mort en léguant son immense fortune, plus million, à l'artiste la plus laide de France.

Voilà une idée amusante.

Nous verrons laquelle de ces dames osera réclamer l'héritage.

Dans une ville de province, que nous ne nommerons pas, un directeur de théâtre, voyant avec peine que les recettes n'abondaient pas dans sa caisse, a fait afficher :

« La troupe de M. X..., touchée de l'accueil que les habitants ne cessent de lui prodiguer, a l'honneur de les prévenir qu'au lieu de partir dans un mois, ainsi qu'il l'avait annoncé, ses camarades et lui quitteront cette ville demain matin au lever du soleil. »

POUR TOUTS LES ARTICLES NON SIGNÉS,

Le Propriétaire-Gérant, BRÉJOT.

LYON. — TYPOGRAPHIE B. BOURSRY,
Rue Mercière, 92.